



Schubert • Winterreise (Le Voyage d'hiver)

Jean-François Rouchon, baryton • Billy Eidi, piano

Première partie

1. Gute Nacht (Bonne nuit) 5:17
2. Die Wetterfahne (La Girouette) 1:48
3. Gefrorene Tränen (Larmes gelées) 2:24
4. Erstarrung (Engourdissement) 3:20
5. Der Lindenbaum (Le Tilleul) 4:10
6. Wasserflut (Torrent) 4:03
7. Auf dem Flusse (Sur la rivière) 3:14
8. Rückblick (Regard en arrière) 2:23
9. Irrlicht (Feu follet) 2:18
10. Rast (Halte) 3:02
11. Frühlingstraum (Rêve de printemps) ... 3:24
12. Einsamkeit (Solitude) 2:16

Seconde partie

13. Die Post (La Poste) 2:22
14. Der Greise Kopf (La Tête de vieillard) ... 2:24
15. Die Krähe (La Corneille) 2:04
16. Letzte Hoffnung (Dernier espoir) 1:50
17. Im Dorfe (Au village) 2:48
18. Der Stürmische Morgen (Matin d'orage) 1:01
19. Täuschung (Illusion) 1:20
20. Der Wegweiser (Le Poteau indicateur) . . 3:40
21. Das Wirtshaus (L'Auberge) 3:15
22. Mut (Courage) 1:31
23. Die Nebensonnen (Les Trois Soleils) ... 2:03
24. Der Leiermann (Le Joueur de vielle) 3:08

Durée totale : 65 mn

 Domaine Bizot



« UNE ROUTE DONT PERSONNE N'EST JAMAIS REVENU... »

À tout chef-d'œuvre, son enfilade de lieux communs. L'un des plus courants, dès l'origine, pour *Le Voyage d'hiver* est d'y lire à la fois confession et prémonition. Ce voyageur consumé d'angoisse et de regrets, qui marche par étapes vers la mort, ce serait Schubert lui-même, malade et désespéré, mort effectivement un an après l'achèvement du recueil, à trente et un ans, – son poète, Wilhelm Müller, l'ayant précédé de peu, à trente-trois... « Nel mezzo del cammin di nostra vita » : ainsi commence la *Divine Comédie* de Dante ; et le *Testament* de notre Villon : « En l'an trentième de mon âge... » Schubert, à cet âge, avait-il lui aussi « toutes ses hontes bues » ? Et ce Müller, dont nul aujourd'hui ne se soucierait s'il ne l'avait mis en musique ?

Une autre porte ouverte au romanesque : l'incompréhension, voire la gêne que, selon l'ami Spaun, rencontrent ces lieder quand Schubert – qui d'ailleurs les déclare « lugubres » – vient les chanter à quelques compagnons. Quoi donc, ils n'y retrouvent plus leur *Schwammerl* bien-aimé, leur « petit champignon », le boute-en-train de tant de schubertiades ? Un autre d'affirmer sentencieusement que « Schubert entrait dans son hiver... » Pourtant, au sortir du *Winterreise*, il a encore quantité de pages à écrire, la plupart d'une encre plus sereine, et d'un cœur réconcilié : les deux trios, le Quintette en ut, les deux dernières sonates pour piano, autant de points remportés sur le chagrin et la

maladie, sur la solitude, sur le mal de vivre – et de mourir.

Schubert, qui laisse plus de 600 lieder pour voix et piano, a travaillé sur quantité de poètes, des plus grands, comme Goethe ou Schiller, Heine ou Ruckert, aux plus obscurs. Mais c'est peut-être Müller qui lui a offert, en ce domaine, ses titres de gloire, – Müller dont, avant le *Winterreise*, il avait déjà élu *La Belle Meunière* (1823) et qu'il retrouvera pour *Le Pâtre sur le rocher*, où au piano s'ajoute, autour de la voix, une clarinette. On a médité de ce poète, pourtant admiré du jeune Heine ; on lui a reproché, outre ses maladresses sentimentales et les banalités dont sont cousus ses vers, son vocabulaire simpliste, sa syntaxe dépourvue de recherche et d'effets. Mais cette « naïveté » procède (le paradoxe est fréquent) d'un choix délibéré qui ne la remet pas en cause ; et la musique, en transfigurant ces poèmes, en leur insufflant la vie, en leur donnant une bouleversante vérité, n'a pas sacrifié ce ton populaire, et cette ingénuité.

Le cycle ne s'est pas constitué d'un coup. Müller n'avait d'abord écrit que les douze premiers poèmes, publiés en 1823 dans un almanach de Leipzig, où Schubert les lit en février 1827 ; il les met aussitôt en musique, comme pour obéir au vœu du poète : « J'espère qu'il se trouvera une âme semblable à la mienne, qui saisira les mélodies glissées sous les mots... » Ce n'est qu'à la fin de l'été qu'il découvre le recueil complet, augmenté de douze autres poèmes, souvent plus sombres, qui en creusent l'amertume et la douleur ; il s'y replonge, avec la fièvre qu'on imagine ; en octobre, le

Winterreise est terminé.

Pour l'essentiel, les deux cycles se ressemblent. Dans l'un comme dans l'autre, celui qui parle est un amoureux déçu, trompé par une bien-aimée coquette et légère. Mais *La Belle Meunière*, qui conte une histoire, avec appuis, épisodes, déroulé narratif, traverse des climats successifs ; la joie n'en est pas exclue, ni l'humour, ni même l'espérance. *Le Voyage* (qui repart sur le « Gute Nacht » où finissait le cycle précédent) s'en tient presque uniment à sa froidure, à sa déréliction ; son trajet, quand bien même il piétine, avec les soubresauts du souvenir, le décousu des visions et des pressentiments, n'est qu'une fuite en avant, qui mène inéluctablement à la mort. Vingt-quatre lieder : non pas les étapes d'un voyage, mais les stations d'un chemin de croix.



Les constantes du *Winterreise* ? D'abord le mode mineur : 16 lieder sur les 24 ; et presque tous ceux qui ont élu le mode majeur ne manquent pas de le détourner, un moment, vers le mineur. Au rebours, un lied en mineur peut soudain virer au majeur, en se nimbant d'une douce et émouvante tendresse (comme à la fin du n°1, *Gute Nacht*, ou au milieu du n°7, *Auf dem Flusse*) : mais, comme on l'a dit et répété, chez Schubert, dans bien des cas, le majeur finit par nous sembler plus triste encore, ou plus endolori...

Pour simplifier : au mode mineur correspond la réalité – la banalité – du vécu, tissé de peines, de ruptures, de renoncements ; et au majeur tout le fantasme de la rêverie, de la mémoire heureuse, du souvenir enjolivé, de l'illusion. Un exemple entre autres : *Die Post* (n°13), où, sur le joyeux rythme pointé qui figure autant le cor du postillon (et peut-être le trot de son cheval) que les battements précipités du cœur (« mein Herz ! mein Herz ! »), l'engageant mode majeur ouvre le fol espoir de recevoir, enfin, des nouvelles de la bien-aimée ; hélas, annoncé par une mesure d'inquiétant silence, le mineur revient vite au réel : non, il n'y a pas de courrier...

Autre constante, et comme l'ossature du cycle : le rythme de la marche. Le *Wanderer* avance, comme infatigable, puis tout simplement résolu, et finalement résigné, à ce pas régulier de croches à 2/4 qui s'amorce d'emblée (dès le long, le monotone et sombre n°1, modèle du « lied strophique ») et ne cesse de revenir (n°3, 7, 10 surtout, comme un écho du 1, puis 12, 15, et encore 20). Dans l'uniformité réitérée du rythme se loge une tristesse infinie, muée peu à peu en angoisse, en inconsolable désarroi.

Pareillement persévérant, et tout aussi monotone : le paysage hivernal. Le vent qui fait gémir et tournoyer, en trilles menaçants, en unissons violents de la voix et du piano, la girouette (n°2), cet emblème des cœurs changeants. Le froid qui gèle le cœur (n°4, tout de frénésie inutile, d'abandon, avec son chant insistant de la main gauche et ses incessants

triolet) ; qui gèle la rivière (n°7, au début si justement statique, à l'opposé de toute l'eau qui ruisselle dans *La Belle Meunière*), donnant au voyageur l'occasion de graver dans la glace le nom de l'infidèle ; le froid qui a gelé jusqu'aux larmes (n°3, dans les heurts du rythme syncopé), jaillies pourtant brûlantes « de sa poitrine ». Et le givre qui, recouvrant ses cheveux, lui donne brusquement l'aspect d'un vieillard (n°14, où règne l'incommode septième diminuée et où la voix chante moins qu'elle ne récite).

Tout au long du périple s'agite un bestiaire particulier. Les chiens qui hurlent devant la maison du maître (n°1), qui grondent la nuit (écoutez la main gauche !) à la traversée du village (n°17), et qui reviennent à la toute fin (n°24) grogner autour du joueur de vielle ; le corbeau qui pousse son cri sinistre jusque dans un souvenir de printemps (n°11), voulu pourtant innocent et naïf ; les corneilles qui jettent au marcheur des grêlons (n°8) cependant qu'un feu follet surgit dans les gorges rocheuses lui présage lui aussi le tombeau ; et la corneille, bien sûr, qui l'accompagne (n°15), et qui lui sera fidèle, l'« étrange bête », jusqu'au bout de la route.

Les quelques éclaircies du *Voyage* ne sont dues qu'au souvenir, au songe, au passé sous toutes ses formes : ainsi l'évocation du tilleul, arbre favori de la poésie allemande, dans ce lied célèbre entre tous (n°5) qui plut spontanément aux amis – et finit par rejoindre le folklore ; le « regard en arrière » (milieu du n°8) sur la « ville de l'inconstance », qui avait d'abord si bien reçu le voyageur, dans le babillage du ruisseau clair, le chant de

l'alouette et du rossignol ; le « dernier espoir » (n°16), traduit par les quelques feuilles encore accrochées aux arbres, et dont le piano, d'une main à l'autre, tâche de rendre le frémissement fragile ; l'« illusion » (n°19), ou l'« artifice coloré », sans doute encore un feu follet, que le marcheur se plaît à suivre, « au-delà de la glace et des ténèbres », dans le rêve d'une « maison lumineuse » ; les énigmatiques « trois soleils » (n°23) qui ne le privent que brièvement de tout le noir qu'en son âme, désormais, il souhaite. Sans oublier ce semblant d'espérance : l'auberge qu'il croit apercevoir (n°21), et qui se révèle un cimetière (mais que dira d'autre Baudelaire, dans *La Mort des pauvres* : « C'est l'auberge fameuse inscrite sur le livre, / Où l'on pourra manger, et dormir, et s'asseoir... »). Sans négliger non plus ce semblant de « courage » (*Mut*, n°22), plutôt un sursaut de défiance, entre ironie lugubre et joyeuse dérision...

Autant qu'à la tristesse, à l'accablement dont témoigne le cycle, les premiers auditeurs durent être sensibles à la sourde « nudité » de nombre de ces morceaux, réduits parfois à l'épuration, alors que l'autre cycle müllerien, *La Belle Meunière*, résonnait de couleurs, bruissait de matière vocale et surtout pianistique. L'un des plus économes, ici, des plus dépouillés, est le fameux *Wegweiser* (n°20), ce « poteau indicateur » qui, toujours au pas fatidique de quatre croches par mesure, à cet allant de marcheur exténué, figuré à la fin par une seule note obstinément répétée, ne désigne (en doutait-il ?) que « la route dont personne n'est revenu ». Tout aussi décharné, l'épilogue (n°24), un coup de génie du poète, où

ne subsiste de l'aventure qu'un pauvre joueur de vielle, qui n'a même plus assez de notes (assez d'art ? assez de force ?) pour la raconter ; le musicien non plus, qui l'imité en chair autant qu'en esprit, avec ce petit motif dérisoire du piano, cette quinte vide qui s'entête à la basse, ce refrain malingre, infiniment repris sur quelques notes...

Au bout du parcours, qu'en est-il de l'auditeur ? Par le pouvoir des mots et des notes, le « voyageur d'hiver », c'est vous, c'est moi, c'est chacun de nous. Dans le passage du poème à la musique, il faut noter le surprenant escamotage de l'article du titre. *Die Winterreise*, écrit Müller ; et Schubert : *Winterreise* tout court, – moins pour se l'approprier que pour nous le transmettre, au-delà des lieux, et du temps.

Guy Sacre



'A ROAD THAT NOBODY RETURNED FROM'

Every masterpiece has its share of clichés. One of the most common interpretations of *Winterreise*, from the very beginning, has been to see it as both a confession and a premonition. This traveler, consumed by anguish and regret, who walks step by step towards death, is said to be Schubert himself, sick and desperate, who actually died a year after the collection was completed, at the age of thirty-one, – his poet, Wilhelm Müller, having preceded him by a short while, at thirty-three... 'Nel mezzo del cammin di nostra vita': so begins Dante's *Divine Comedy*; and Villon's *Testament*: 'In the thirtieth year of my age...' Had Schubert, at that age, also 'swallowed all his shame'? And what of this Müller, whom nobody today would care about, had Schubert not set his work to music?

Another gateway to the realm of the romantic: the incomprehension, not to say the discomfort which, according to his friend Spaun, these lieder provoked when Schubert – who moreover described them as 'gloomy' – sang them to a few friends. They no longer recognise their beloved *Schwammerl*, their 'little mushroom', the life and soul of so many Schubert evenings. Another sententiously asserts that 'Schubert was entering his own winter'... And yet, having completed the *Winterreise*, he still had many works left to write, most of them in a more serene vein, and with a reconciled heart: the two trios, the C major Quintet, the last two piano sonatas, all of them victories over sorrow and illness, over loneliness, over the anguish of living – and of dying.

Schubert, who composed over 600 lieder for voice and piano, set numerous poets to music, ranging from the greatest, such as Goethe, Schiller, Heine and Ruckert, to the lesser known. But it was perhaps Müller who brought him his greatest fame in this field – Müller, whose *Die Schöne Müllerin* he had already chosen before *Winterreise*, in 1823, and to whom he would return for *The Shepherd on the Rock*, where a clarinet joins the piano to accompany the voice. This poet has been criticised, even though he was admired by the young Heine; he has been reproached not only for his sentimental clumsiness and the platitudes that pepper his verses, but also for his simplistic vocabulary and his syntax, which lacks refinement and flair. But this 'naivety' stems (as is often the case) from a deliberate choice that does not call it into question; and the music, by transforming these poems, breathing life into them and imbuing them with a deeply moving truth, has not sacrificed that folksy tone or that innocence.

The cycle did not come about all at once. Müller had initially written only the first twelve poems, which were published in 1823 in a Leipzig almanac; Schubert read them there in February 1827 and immediately set them to music, as if to fulfil the poet's wish: 'I hope there will be a soul akin to my own, who will grasp the melodies hidden beneath the words...' It was not until the end of the summer that he discovered the complete collection, expanded to include twelve further poems, often darker in tone, which deepened its bitterness and pain; he immersed himself in it once more, with the fervour one might imagine; by October,

Winterreise was completed.

Essentially, the two Müller cycles are similar. In both cases, the speaker is a disappointed lover, deceived by a coquettish and light-hearted beloved. But *Die Schöne Müllerin*, which tells a story, complete with plot points, episodes and narrative progression, moves through a succession of moods; joy is not excluded, nor is humour, nor even hope. *Winterreise* (which picks up where the previous cycle left off, with 'Gute Nacht') remains almost entirely steeped in its cold and desolation; its course, even as it flounders amidst the jolts of memory and the disjointed jumble of visions and premonitions, is nothing but a headlong rush that leads inexorably to death. Twenty-four songs: not the stages of a journey, but the stations of the Cross.



The constants of *Winterreise*? First of all, the use of the minor key: 16 of the 24 lieder employ it; and almost all those who have chosen the major mode inevitably veer into the minor at some point. On the other hand, a stanza of a lied in a minor key may suddenly shift to the major, shrouded in a gentle and moving tenderness (as at the end of No. 1, *Gute Nacht*, or in the middle of No. 7, *Auf dem Flusse*): but, as has often been said, with Schubert, in many cases, the major key ends up seeming even sadder, or more sorrowful...

To put it simply: the minor key reflects the reality – the banality – of lived experience, woven from sorrows, break-ups and sacrifices; whilst the major captures all the whimsy of daydreams, happy memories, embellished recollections and illusions. One example among many: *Die Post* (No. 13), where, set to a cheerful dotted rhythm that evokes both the postilion's horn (and perhaps the trot of his horse) and the frantic beating of the heart ('mein Herz! mein Herz!'), the compelling major key stirs up the wild hope of receiving, at last, news from the beloved; alas, heralded by a full bar of unsettling silence, the minor key quickly returns to reality: no, there is no letter...

Another constant, and the very backbone of the cycle: the rhythm of the walk. The *Wanderer* moves forward, as if indefatigable, then simply resolute, and finally resigned, to that steady 2/4 time signature which begins right from the start (in the long, monotonous and sombre No. 1, the model of the 'strophic lied') and keeps recurring (Nos. 3 and 7, 10 in particular – almost an echo of No. 1 – then 12, 15, and 20 as well). Within the relentless repetition of the rhythm lies an infinite sadness, gradually transformed into anguish and inconsolable disarray.

Just as persistent, and just as monotonous: the winter landscape. The wind that makes the weathervane —that emblem of fickle hearts— whine and spin (No. 2), in menacing trills and violent unisons of voice and piano. The cold that freezes the heart (No. 4, full of futile frenzy and despair, with its insistent melody in the left hand and its ceaseless triplets); that freezes

the river (No. 7, which begins so static, in stark contrast to all the water flowing in *Die Schöne Müllerin*), giving the traveler the chance to carve the name of the unfaithful one into the ice; the cold that froze even his tears (No. 3, amidst the syncopated rhythm), though they welled up, warm, 'from his chest'. And then the frost that, covering his hair, suddenly makes him look like an old man (No. 14, where the troublesome diminished seventh prevails, and where the voice recites rather than sings).

Throughout the journey, a particular bestiary comes to life. The dogs that howl outside their master's house (No. 1), that growl at night (listen to the left hand) through the village (No. 17), and that return at the very end (No. 24) to bark at the hurdy-gurdy player; the raven which, even in a springtime dream —one intended to be innocent and naive (No. 11)— utters its sinister cry; the crow that hurl hailstones at the walker (No. 8) whilst a will-o'-the-wisp appearing in the rocky gorges also foreshadows the grave; and the crow, of course, that accompanies him (No. 15), and will remain faithful to him, the 'strange beast', right to the end of the road.

The few breaks in *Winterreise* are due solely to memory, to dreams, to the past in all its forms: thus the reference to the linden tree, a favourite subject of German poetry, in this most famous of all lieder (No. 5) which was an instant hit with friends and eventually became part of the folklore; the 'backward glance' (No. 8) at the 'city of fickleness', which had at first

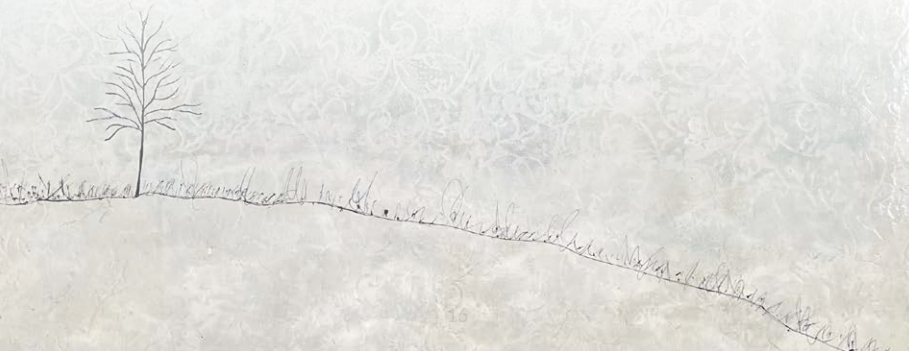
welcomed the traveler so warmly, with the babbling of the clear stream and the song of the lark and the nightingale; the 'last hope' (No. 16), represented by the few leaves still clinging to the trees, and whose fragile quivering the piano, shifting from one hand to the other, strives to convey; the 'illusion' (No. 19), or the 'colourful trick', no doubt yet another will-o'-the-wisp, which the walker likes to follow, 'beyond ice and darkness', in the dream of a 'luminous house'; the enigmatic 'three suns' (No. 23) which deprive him only briefly of all the darkness that he now desires in his soul... Not to mention that glimmer of hope: the inn he thought he had spotted (No. 21), which turns out to be a cemetery (but what else will Baudelaire say, in *The Death of the Poor*: 'It is the famous inn promised in the book, / Where we shall eat, and sleep, and recline...'). Without neglecting either this semblance of 'courage' (*Mut*, No. 22), rather a sudden surge of defiance, between grim irony and cheerful mockery...

As much as the sadness and despondency evident in the cycle, early listeners must have been struck by the stark 'nakedness' of many of these pieces, sometimes reduced to the bare essentials, whereas the other Müller cycle resounded with colour and was rich in vocal and, above all, pianistic texture. One of the most economical, the most stripped-down in *Winterreise* is the famous *Wegweiser* (No. 20), this 'signpost' which, still at the fateful pace of four quavers per bar, the stride of an exhausted walker —represented at the end by a single note repeated obstinately— points only (did he doubt it?) to 'the road that nobody returned from'.

Equally emaciated is the epilogue (No. 24), a stroke of genius from the poet, in which all that remains of the entire adventure is a poor hurdy-gurdy player, who no longer has enough notes (enough artistry? enough strength?) to recount it; neither does the composer, who imitates him in both body and spirit, with that derisory little piano motif, that obstinate empty fifth in the bass, that feeble refrain, endlessly repeated on a few notes...

At the end of the *Winter Journey*, what of the listener? Through the power of words and notes, the 'winter traveler' is you, it's me, it's each and everyone of us. In the transition from poem to music, let us note the omission of the article in the title. Müller wrote: *Die Winterreise*; and Schubert simply: *Winterreise*, – not so much to claim it as his, as to transmit it to us, beyond place and time.

Guy Sacre



WINTERREISE

1. Gute Nacht

Fremd bin ich eingezogen,
Fremd zieh' ich wieder aus.
Der Mai war mir gewogen
Mit manchem Blumenstrauß.
Das Mädchen sprach von Liebe,
Die Mutter gar von Eh', –
Nun ist die Welt so trübe,
Der Weg gehüllt in Schnee.

Ich kann zu meiner Reisen
Nicht wählen mit der Zeit:
Muß selbst den Weg mir weisen
In dieser Dunkelheit.
Es zieht ein Mondenschatten
Als mein Gefährte mit,
Und auf den weißen Matten
Such' ich des Wildes Tritt.

Was soll ich länger weilen,
Daß man mich trieb' hinaus?
Laß irre Hunde heulen
Vor ihres Herren Haus!
Die Liebe liebt das Wandern –
Gott hat sie so gemacht –
Von einem zu dem andern.
Fein Liebchen, gute Nacht!

Will dich im Traum nicht stören,
Wär schad' um deine Ruh'
Sollst meinen Tritt nicht hören –
Sacht, sacht die Türe zu!
Schreib' im Vorübergehen

LE VOYAGE D'HIVER

Bonne nuit

Étranger je suis arrivé ici,
Étranger je repars.
Le mois de mai m'accueillait
Avec plein de fleurs.
La jeune fille parlait d'amour,
Et sa mère même de mariage.
Maintenant le monde est si sombre,
Et le chemin couvert de neige.

Je ne puis pour mon voyage
Choisir le bon moment ;
Il me faut trouver mon chemin
Dans cette obscurité.
L'ombre que me fait la lune
Me sert de compagnon
Et sur la prairie blanche
Je cherche des traces d'animaux.

Pourquoi m'attarder plus longtemps,
Jusqu'à ce que l'on me chasse ?
Laissez les chiens enragés hurler
Devant la maison du maître !
L'amour aime aller et venir
(Ainsi Dieu l'a fait)
De l'un à l'autre.
Bonne nuit, douce bien-aimée !

Je ne dérangerai pas tes rêves,
Cela gâcherait ton repos.
Tu n'entendras pas mes pas :
Fermez, fermez doucement la porte!
En partant j'écrirai

An's Tor dir gute Nacht,
Damit du mögest sehen,
An dich hab' ich gedacht.

2. Die Wetterfahne

Der Wind spielt mit der Wetterfahne
Auf meines schönen Liebchens Haus.
Da dacht ich schon in meinem Wahne,
Sie pffiff' den armen Flüchtling aus.

Er hätt' es ehr bemerken sollen,
es Hauses aufgestecktes Schild,
So hätt' er nimmer suchen wollen
Im Haus ein treues Frauenbild.

Der Wind spielt drinnen mit den Herzen
Wie auf dem Dach, nur nicht so laut.
Was fragen sie nach meinen Schmerzen?
Ihr Kind ist eine reiche Braut.

3. Gefror'ne Tränen

Gefror'ne Tropfen fallen
Von meinen Wangen ab:
Ob es mir denn entgangen,
Daß ich geweinet hab'?

Ei Tränen, meine Tränen,
Und seid ihr gar so lau,
Daß ihr erstarrt zu Eise
Wie kühler Morgentau?

Und dringt doch aus der Quelle
Der Brust so glühend heiß,
Als wolltet ihr zerschmelzen
Des ganzen Winters Eis!

Pour toi « Bonne nuit » sur la porte,
Afin que tu puisses voir
Que j'ai pensé à toi.

La Girouette

Le vent joue avec la girouette
Sur la maison de ma bien-aimée.
Dans mon délire, je pensais
Que ses sifflements raillaient le pauvre fugitif.

Il aurait dû remarquer plus tôt
L'emblème posé sur la maison ;
Alors il n'aurait jamais cherché
Dans la maison l'image d'une femme fidèle.

Le vent y joue avec les cœurs
Comme sur le toit, mais moins bruyamment.
Qu'ont-ils à dire sur mon chagrin ?
Leur fille est un riche parti.

Larmes gelées

Des gouttes gelées tombent
De mes joues :
N'ai-je donc pas remarqué
Que j'ai pleuré ?

Ô larmes, mes larmes,
Êtes-vous si tièdes
Que vous deveniez de la glace
Comme la rosée fraîche du matin ?

Pourtant, vous jaillissez
De ma poitrine si brûlantes,
Comme si vous vouliez faire fondre
Toute la glace de l'hiver !

4. Erstarrung

Ich such' im Schnee vergebens
Nach ihrer Tritte Spur,
Wo sie an meinem Arme
Durchstrich die grüne Flur.

Ich will den Boden küssen,
Durchdringen Eis und Schnee
Mit meinen heißen Tränen,
Bis ich die Erde seh'.

Wo find' ich eine Blüte,
Wo find' ich grünes Gras?
Die Blumen sind erstorben
Der Rasen sieht so blaß.

Soll denn kein Angedenken
Ich nehmen mit von hier?
Wenn meine Schmerzen schweigen,
Wer sagt mir dann von ihr?

Mein Herz ist wie erfroren,
Kalt starrt ihr Bild darin:
Schmilzt je das Herz mir wieder,
Fließt auch ihr Bild dahin.

5. Der Lindenbaum

Am Brunnen vor dem Tore,
Da steht ein Lindenbaum:
Ich träumt in seinem Schatten
So manchen süßen Traum.

Ich schnitt in seine Rinde
So manches liebe Wort;
Es zog in Freud' und Leide
Zu ihm mich immer fort.

Engourdissement

Je cherche en vain dans la neige
L'empreinte qu'elle a laissée
Lorsqu'à mon bras
Elle s'est promenée sur la prairie verte.

J'ai envie d'embrasser le sol,
De percer la glace et la neige
Avec mes larmes brûlantes,
Jusqu'à voir la terre en dessous.

Où trouver une fleur,
Où trouver de l'herbe verte ?
Les fleurs sont mortes,
L'herbe est jaunie.

N'y aura-t-il aucun souvenir
À emporter d'ici avec moi ?
Quand mon chagrin se taira,
Qui donc me parlera d'elle ?

Mon cœur est presque gelé,
Son image y est fixée froidement.
Si mon cœur fond à nouveau,
Son image aussi s'effacera.

Le Tilleul

Près du puits à la porte de la ville
Se dresse un tilleul ;
Dans son ombre, j'ai rêvé
Bien des doux rêves.

Dans son écorce, j'ai gravé
Bien des mots d'amour.
Dans la joie comme dans la tristesse,
J'étais toujours attiré vers lui.

Ich mußst' auch heute wandern
Vorbei in tiefer Nacht,
Da hab' ich noch im Dunkeln
Die Augen zugemacht.

Und seine Zweige rauschten,
Als riefen sie mir zu:
Komm her zu mir, Geselle,
Hier find'st du deine Ruh'!

Die kalten Winde bliesen
Mir grad ins Angesicht;
Der Hut flog mir vom Kopfe,
Ich wendete mich nicht.

Nun bin ich manche Stunde
Entfernt von jenem Ort,
Und immer hör' ich's rauschen:
Du fändest Ruhe dort!

6. Wasserflut

Manche Trän' aus meinen Augen
Ist gefallen in den Schnee;
Seine kalten Flocken saugen
Durstig ein das heiße Weh.

Wenn die Gräser sprossen wollen,
Weht daher ein lauer Wind,
Und das Eis zerspringt in Schollen,
Und der weiche Schnee zerrinnt.

Schnee, du weißt von meinem Sehnen:
Sag', wohin doch geht dein Lauf?
Folge nach nur meinen Tränen,
Nimmst dich bald das Bächlein auf.

Aujourd'hui encore j'ai dû passer
Près de lui dans la nuit profonde,
Et même dans l'obscurité
J'ai fermé les yeux.

Et ses branches bruissèrent
Comme si elles m'appelaient :
« Viens donc à moi, compagnon,
Ici tu trouveras ton repos ! »

Les vents glacés soufflaient
Droit sur mon visage ;
Mon chapeau s'envola de ma tête.
Je ne me suis pas retourné.

Aujourd'hui, je suis à plusieurs heures
De cet endroit ;
Pourtant, j'entends encore ce bruissement :
« Ici tu trouverais le repos ! »

Torrent

Maintes larmes de mes yeux
Sont tombées dans la neige ;
Ses flocons froids absorbent
Avidement mon malheur brûlant.

Quand l'herbe commencera à germer,
Une douce brise soufflera,
La glace se brisera en morceaux
Et la neige fondra.

Neige, tu connais mon désir :
Dis, dans quelle direction vas-tu couler ?
Suis simplement mes larmes,
Leur ruisseau t'emportera bientôt.

Wirst mit ihm die Stadt durchziehen,
Munt're Straßen ein und aus;
Fühlst du meine Tränen glühen,
Da ist meiner Liebsten Haus.

7. Auf dem Flusse

Der du so lustig rauschtest,
Du heller, wilder Fluß,
Wie still bist du geworden,
Gibst keinen Scheidegruß!

Mit harter, starrer Rinde
Hast du dich überdeckt,
Liegst kalt und unbeweglich
Im Sande ausgestreckt.

In deine Decke grab' ich
Mit einem spitzen Stein
Den Namen meiner Liebsten
Und Stund und Tag hinein:

Den Tag des ersten Grußes,
Den Tag, an dem ich ging;
Um Nam' und Zahlen windet
Sich ein zerbrochener Ring.

Mein Herz, in diesem Bache
Erkennst du nun dein Bild?
Ob's unter seiner Rinde
Wohl auch so reißennd schwillt?

8. Rückblick

Es brennt mir unter beiden Sohlen,
Tret' ich auch schon auf Eis und Schnee.
Ich möcht' nicht wieder Atem holen,
Bis ich nicht mehr die Türme seh'.

Avec lui tu vas parcourir la ville,
Aller et venir dans les rues joyeuses ;
Si tu sens mes larmes s'embraser,
Ce sera devant la maison de ma bien-aimée.

Sur la rivière

Toi qui babillais si joyeusement,
Ruisseau clair et sauvage,
Comme tu es devenu silencieux,
Tu ne fais aucun signe d'adieu.

D'une écorce dure et rigide
Tu t'es recouvert ;
Tu reposes froid et immobile,
Étendu dans le sable.

Sur ton manteau je grave
Avec une pierre aiguisée
Le nom de ma bien-aimée
Ainsi que l'heure et le jour :

Le jour de la première rencontre,
Le jour où je suis parti ;
Autour du nom et des dates
S'enroule un anneau brisé.

Dans ce ruisseau, mon cœur,
Reconnais-tu maintenant ton image ?
Sous son écorce,
Le torrent est-il aussi violent ?

Regard en arrière

Mes deux pieds me brûlent,
Même en marchant sur la glace et la neige.
J'aimerais ne plus respirer
Jusqu'à ce que je perde de vue les tours.

Hab' mich an jeden Stein gestoßen,
So eilt' ich zu der Stadt hinaus;
Die Krähen warfen Bäll' und Schloßen
Auf meinen Hut von jedem Haus.

Wie anders hast du mich empfangen,
Du Stadt der Unbeständigkeit!
An deinen blanken Fenstern sangen
Die Lerch' und Nachtigall im Streit.

Die runden Lindenbäume blühten,
Die klaren Rinnen rauschten hell,
Und ach, zwei Mädchenaugen glühten! –
Da war's gescheh'n um dich, Gesell'!

Kömmt mir der Tag in die Gedanken,
Möcht' ich noch einmal rückwärts seh'n,
Möcht' ich zurücke wieder wanken,
Vor ihrem Hause stille steh'n.

9. Irrlicht

In die tiefsten Felsengründe
Lockte mich ein Irrlicht hin:
Wie ich einen Ausgang finde,
Liegt nicht schwer mir in dem Sinn.

Bin gewohnt das Irregehen,
's führt ja jeder Weg zum Ziel:
Unsre Freuden, unsre Wehen,
Alles eines Irrlichts Spiel!

Durch des Bergstroms trock'ne Rinnen
Wind' ich ruhig mich hinab,
Jeder Strom wird's Meer gewinnen,
Jedes Leiden auch ein Grab.

Je me suis blessé à chaque pierre,
Si vite j'ai quitté la ville ;
Les corneilles lançaient des grêlons
Sur mon chapeau depuis chaque toit.

Comme tu m'avais reçu différemment,
Ville de l'inconstance !
À tes fenêtres lumineuses chantaient
L'alouette rivalisant avec le rossignol.

Les tilleuls dodus étaient en fleurs,
Les ruisseaux clairs babillaient joyeusement,
Et hélas, deux yeux de jeune fille brillaient !
Et ce fut ta perte, compagnon !

Chaque fois que ce jour me revient à l'esprit,
J'ai envie de regarder en arrière,
De revenir en titubant
Et de rester silencieux devant sa maison.

Feu follet

Dans les profondeurs rocheuses,
Un feu follet m'a attiré :
Comment trouver une sortie
Ne pesait pas sur mon esprit.

J'ai l'habitude de l'errance,
Tout chemin mène à sa destination :
Nos joies, nos chagrins
Sont tous les jouets d'un feu follet !

Le long du lit asséché du torrent,
Je descends calmement.
Tout fleuve rejoindra la mer,
Et tout chagrin aussi son tombeau.

10. Rast

Nun merk' ich erst, wie müd' ich bin,
Da ich zur Ruh' mich lege:
Das Wandern hielt mich munter hin
Auf unwirtbarem Wege.
Die Füße frugen nicht nach Rast,
Es war zu kalt zum Stehen;
Der Rücken fühlte keine Last,
Der Sturm half fort mich wehen.

In eines Köhlers engem Haus
Hab' Obdach ich gefunden;
Doch meine Glieder ruh'n nicht aus:
So brennen ihre Wunden.
Auch du, mein Herz, in Kampf und Sturm
So wild und so verwegen,
Fühlst in der Still' erst deinen Wurm
Mit heißem Stich sich regen!

11. Frühlingstraum

Ich träumte von bunten Blumen,
So wie sie wohl blühen im Mai;
Ich träumte von grünen Wiesen,
Von lustigem Vogelgeschrei.

Und als die Hähne krächten,
Da ward mein Auge wach;
Da war es kalt und finster,
Es schrienen die Raben vom Dach.

Doch an den Fensterscheiben,
Wer malte die Blätter da?
Ihr lacht wohl über den Träumer,
Der Blumen im Winter sah?

Halte

Maintenant je vois à quel point je suis las,
Quand je m'allonge pour me reposer.
Marcher me gardait le moral
Sur une route inhospitalière.
Mes pieds ne demandaient pas de repos,
Il faisait trop froid pour s'arrêter ;
Mon dos ne sentait pas le fardeau,
La tempête m'aidait à m'éloigner.

Dans la cabane étroite d'un charbonnier
J'ai trouvé un abri.
Mais mes membres ne se reposent pas,
Tant leurs blessures sont brûlantes.
Toi aussi, mon cœur, dans la lutte et la tempête
Si sauvage et indompté,
Dans le calme tu sens le ver
Remuer avec sa brûlante piqûre.

Rêve de printemps

Je rêvais de fleurs multicolores,
Comme celles qui éclosent en mai ;
Je rêvais de prairies vertes
Et du cri joyeux des oiseaux.

Et quand les coqs chantèrent,
Mes yeux se sont ouverts ;
Il faisait froid et sombre,
Et sur le toit croassaient les corbeaux.

Et pourtant sur les vitres,
Qui avait peint ces feuillages ?
Vous riez du rêveur
Qui a vu des fleurs en hiver ?

Ich träumte von Lieb' um Liebe,
Von einer schönen Maid,
Von Herzen und von Küssen,
Von Wonn' und Seligkeit.

Und als die Hähne krächten,
Da ward mein Herze wach;
Nun sitz ich hier alleine
Und denke dem Traume nach.

Die Augen schließ' ich wieder,
Noch schlägt das Herz so warm.
Wann grünt ihr Blätter am Fenster?
Wann halt' ich mein Liebchen im Arm?

12. Einsamkeit

Wie eine trübe Wolke
Durch heit're Lüfte geht,
Wenn in der Tanne Wipfel
Ein mattes Lüftchen weht:

So zieh ich meine Straße
Dahin mit tragem Fuß,
Durch helles, frohes Leben,
Einsam und ohne Gruß.

Ach, daß die Luft so ruhig!
Ach, daß die Welt so licht!
Als noch die Stürme tobten,
War ich so elend nicht.

13. Die Post

Von der Straße her ein Posthorn klingt.
Was hat es, daß es so hoch aufspringt,
Mein Herz?

Je rêvais d'amour partagé,
D'une belle jeune fille,
De cœurs et de baisers,
De bonheur et d'extase.

Et quand les coqs chantèrent,
Mon cœur s'est réveillé ;
Maintenant je suis ici tout seul
Et je repense à mon rêve.

Je referme les yeux,
Mon cœur bat toujours aussi fort.
Quand verdiront les feuilles à la fenêtre ?
Quand tiendrai-je en mes bras ma bien-aimée ?

Solitude

Comme un nuage sombre
Traverse un ciel clair,
Quand à la cime des sapins
Souffle une brise légère :

Ainsi je trace ma route
D'un pas hésitant
Par la vie claire et gaie,
Seul, et nul ne me salue.

Ah, que l'air est calme !
Ah, que le monde est lumineux !
Quand les tempêtes faisaient rage,
Je n'étais pas si malheureux.

La Poste

Un cor de postillon retentit depuis la rue.
Qu'est-ce qui te fait battre si vite,
Mon cœur ?

Die Post bringt keinen Brief für dich.
Was drängst du denn so wunderbarlich,
Mein Herz?

Nun ja, die Post kömmt aus der Stadt,
Wo ich ein liebes Liebchen hatt',
Mein Herz!

Willst wohl einmal hinübersehn
Und fragen, wie es dort mag gehn,
Mein Herz?

14. Der greise Kopf

Der Reif hatt' einen weißen Schein
Mir über Haar gestreuet;
Da glaubt' ich schon ein Greis zu sein,
Und hab' mich sehr gefreuet.

Doch bald ist er hinweggetaut,
Hab' wieder schwarze Haare,
Daß mir's vor meiner Jugend graut.
Wie weit noch bis zur Bahre!

Vom Abendrot zum Morgenlicht
Ward mancher Kopf zum Greise.
Wer glaubt's? Und meiner ward es nicht
Auf dieser ganzen Reise!

15. Die Krähe

Eine Krähe war mit mir
Aus der Stadt gezogen,
Ist bis heute für und für
Um mein Haupt geflogen.

La poste ne t'apporte aucune lettre.
Alors pourquoi bats-tu si étrangement,
Mon cœur ?

Ah oui, la poste vient de la ville
Où j'avais une bien-aimée,
Mon cœur !

Tu veux juste jeter un coup d'œil
Et demander comment ça se passe là-bas,
Mon cœur ?

La Tête de vieillard

Il y avait une couche blanche de givre
Qui recouvrait mes cheveux ;
Cela m'a fait penser que j'étais déjà vieux,
Et je m'en suis réjoui.

Mais bientôt, tout a fondu,
J'ai de nouveau les cheveux noirs,
Et ma jeunesse me tourmente.
Combien de temps avant la tombe ?

Entre le crépuscule et l'aube,
Bien des têtes ont blanchi.
Qui le croirait ? La mienne ne l'a pas fait
De tout ce voyage !

La Corneille

Une corneille m'accompagnait
En sortant de la ville.
La voilà qui vole sans cesse
Au-dessus de ma tête.

Krähe, wunderliches Tier,
Willst mich nicht verlassen?
Meinst wohl bald als Beute hier
Meinen Leib zu fassen?

Nun, es wird nicht weit mehr geh'n
An dem Wanderstabe.
Krähe, laß mich endlich seh'n,
Treue bis zum Grabe!

16. Letzte Hoffnung

Hie und da ist an den Bäumen
Manches bunte Blatt zu seh'n,
Und ich bleibe vor den Bäumen
Oftmals in Gedanken steh'n.

Schaue nach dem einen Blatte,
Hänge meine Hoffnung dran;
Spielt der Wind mit meinem Blatte,
Zittr' ich, was ich zittern kann.

Ach, und fällt das Blatt zu Boden,
Fällt mit ihm die Hoffnung ab;
Fall' ich selber mit zu Boden,
Wein' auf meiner Hoffnung Grab.

17. Im Dorfe

Es bellen die Hunde, es rasseln die Ketten;
Es schlafen die Menschen in ihren Betten,
Träumen sich manches, was sie nicht haben,
Tun sich im Guten und Argen erlaben:
Und morgen früh ist alles zerflossen.
Je nun, sie haben ihr Teil genossen
Und hoffen, was sie noch übrig ließen,
Doch wieder zu finden auf ihren Kissen.

Corneille, étrange animal,
Ne veux-tu pas m'abandonner ?
Penses-tu à la proie que je serai
Quand tu saisisras mon corps ?

Allons, il ne reste pas beaucoup de chemin
Pour mon bâton de pèlerin.
Corneille, laisse-moi voir enfin
La fidélité jusqu'à la tombe !

Dernier espoir

Ici et là sur les arbres,
Mainte feuille multicolore est visible,
Et je reste devant les arbres,
Souvent plongé dans mes pensées.

Je contemple une feuille,
J'y mets mon espoir ;
Si le vent joue avec ma feuille,
Je tremble autant qu'il se peut.

Ah, si la feuille tombe au sol,
Mon espoir s'effondre avec elle ;
Je tombe moi-même au sol,
Et pleure sur la tombe de mon espoir.

Au village

Les chiens aboient, leurs chaînes cliquettent.
Les gens dorment dans leurs lits,
Rêvent à tout ce qu'ils n'ont pas,
Se rafraîchissent dans le bien et le mal.
Demain matin, tout aura disparu.
Mais ils auront apprécié leur part
Et espéré que ce qu'ils ont laissé
Se retrouvera sur leurs oreillers.

Bellt mich nur fort, ihr wachen Hunde,
Laßt mich nicht ruh'n in der Schlummerstunde!
Ich bin zu Ende mit allen Träumen.
Was will ich unter den Schläfern säumen?

18. Der stürmische Morgen

Wie hat der Sturm zerrissen
Des Himmels graues Kleid!
Die Wolkenfetzen flattern
Umher im matten Streit.

Und rote Feuerflammen
Zieh'n zwischen ihnen hin;
Das nenn' ich einen Morgen
So recht nach meinem Sinn!

Mein Herz sieht an dem Himmel
Gemalt sein eig'nes Bild.
Es ist nichts als der Winter,
Der Winter kalt und wild!

19. Täuschung

Ein Licht tanzt freundlich vor mir her,
Ich folg' ihm nach die Kreuz und Quer;
Ich folg' ihm gern und seh's ihm an,
Daß es verlockt den Wandersmann.
Ach! wer wie ich so elend ist,
Gibt gern sich hin der bunten List,
Die hinter Eis und Nacht und Graus
Ihm weist ein helles, warmes Haus
Und eine liebe Seele drin.
Nur Täuschung ist für mich Gewinn!

Aboyez après moi, chiens de garde,
Ne me laissez pas reposer dans ce temps de sommeil
J'en ai fini avec tous les rêves.
Pourquoi traîner parmi les dormeurs ?

Matin d'orage

Comme la tempête a déchiré
Le manteau gris du ciel !
Les volutes de nuages flottent
Dans une faible lutte.

Et des langues rouges de feu
S'en échappent ;
Je pense que ce matin
Correspond à mon état d'esprit !

Mon cœur voit dans le ciel
Son propre portrait peint.
Ce n'est rien d'autre que l'hiver,
L'hiver froid et sauvage !

Illusion

Une lumière amicale danse devant moi,
Je la suis par-ci et par-là ;
Je la suis volontiers tout en voyant
Qu'elle trompe le voyageur errant.
Ah, quiconque est aussi misérable que moi
Tombe volontiers dans cet artifice coloré,
Qui dans la glace, la nuit et la misère,
Lui montre une maison lumineuse et chaleureuse,
Et une âme chère à l'intérieur.
L'illusion est tout ce qui me reste.

20. Der Wegweiser

Was vermeid' ich denn die Wege,
Wo die ander'n Wand'rer gehn,
Suche mir versteckte Stege
Durch verschneite Felsenhö'n?

Habe ja doch nichts begangen,
Daß ich Menschen sollte scheu'n.
Welch ein törichtes Verlangen
Treibt mich in die Wüstenei'n?

Weiser stehen auf den Wegen,
Weisen auf die Städte zu,
Und ich wand're sonder Maßen
Ohne Ruh' und suche Ruh'.

Einen Weiser seh' ich stehen
Unverrückt vor meinem Blick;
Eine Straße muß ich gehen,
Die noch keiner ging zurück.

21. Das Wirtshaus

Auf einen Totenacker
Hat mich mein Weg gebracht.
Allhier will ich einkehren,
Hab' ich bei mir gedacht.

Ihr grünen Totenkränze
Könnt wohl die Zeichen sein,
Die müde Wand'rer laden
Ins kühle Wirtshaus ein.

Sind denn in diesem Hause
Die Kammern all' besetzt?
Bin matt zum Niedersinken,
Bin tödlich schwer verletzt.

Le Poteau indicateur

Pourquoi j'évite les chemins
Empruntés par d'autres voyageurs,
Pour trouver des sentiers cachés
À travers les falaises enneigées ?

Je n'ai pourtant rien fait de mal
Qui me fasse craindre les hommes.
Quel désir insensé
Me pousse dans ces lieux déserts ?

Des poteaux se dressent sur les routes,
Pointant vers les villes,
Et je marche sans cesse,
Inquiet, à la recherche du repos.

Je vois se dresser un poteau indicateur,
Immobile sous mon regard ;
Je dois prendre une route
Dont personne n'est jamais revenu.

L'Auberge

Vers un cimetière
Mon chemin m'a mené.
Ici je m'arrêterai,
Me suis-je dit.

Vertes couronnes mortuaires,
Vous pourriez bien être un signe
Invitant le voyageur fatigué
À entrer dans l'auberge fraîche.

Mais dans cette demeure,
Les chambres sont-elles toutes occupées ?
Je suis fatigué au point de tomber,
Blessé à mort.

O unbarmherz'ge Schenke,
Doch weisest du mich ab?
Nun weiter denn, nur weiter,
Mein treuer Wanderstab!

22. Mut

Fliegt der Schnee mir ins Gesicht,
Schüttl' ich ihn herunter.
Wenn mein Herz im Busen spricht,
Sing' ich hell und munter.

Höre nicht, was es mir sagt,
Habe keine Ohren;
Fühle nicht, was es mir klagt,
Klagen ist für Toren.

Lustig in die Welt hinein
Gegen Wind und Wetter!
Will kein Gott auf Erden sein,
Sind wir selber Götter!

23. Die Nebensonnen

Drei Sonnen sah ich am Himmel steh'n,
Hab' lang und fest sie angesehen'n;
Und sie auch standen da so stier,
Als könnten sie nicht weg von mir.
Ach, meine Sonnen seid ihr nicht!
Schaut Andern doch ins Angesicht!

Ja, neulich hatt' ich auch wohl drei;
Nun sind hinab die besten zwei.
Ging nur die dritt' erst hinterdrein!
Im Dunkeln wird mir wohler sein.

Aubergiste impitoyable,
Tu me rejettes ?
Alors en avant, guide-moi,
Mon bâton fidèle !

Courage

Si la neige me frappe le visage,
Je la secoue.
Quand mon cœur parle dans ma poitrine,
Je chante joyeusement, de bonne humeur.

Je n'entends pas ce qu'il me dit,
Je n'ai pas d'oreilles ;
Je ne sens pas ce dont il se plaint,
Se plaindre, c'est pour les fous.

Joyeusement en route vers le monde,
Malgré le vent et les tempêtes !
S'il n'y a pas de Dieu sur terre,
Soyons nous-mêmes des dieux !

Les Trois Soleils

J'ai vu trois soleils se dresser dans le ciel,
Je les ai regardés longuement, fixement.
Et ils restaient là, immobiles,
Comme s'ils ne voulaient pas me quitter.
Hélas, vous ne pouvez pas être mes soleils !
Regardez donc un autre en face !

Il n'y a pas si longtemps, j'en avais trois moi-même ;
Maintenant, les deux meilleurs sont tombés.
Que le troisième disparaisse,
Je me sentirai mieux dans le noir.

24. Der Leiermann

Drüben hinterm Dorfe
Steht ein Leiermann,
Und mit starren Fingern
Dreht er, was er kann.

Barfuß auf dem Eise
Wankt er hin und her,
Und sein kleiner Teller
Bleibt ihm immer leer.

Keiner mag ihn hören,
Keiner sieht ihn an,
Und die Hunde knurren
Um den alten Mann.

Und er läßt es gehen
Alles, wie es will,
Dreht und seine Leier
Steht ihm nimmer still.

Wunderlicher Alter,
Soll ich mit dir geh'n?
Willst zu meinen Liedern
Deine Leier dreh'n?

Le Joueur de vielle


Là-bas derrière le village
Se tient un joueur de vielle,
Qui de ses doigts engourdis
Joue du mieux qu'il peut.

Pieds nus sur la glace,
Il titube d'avant en arrière,
Et sa petite sébile
Demeure toujours vide.

Personne ne veut l'écouter,
Personne ne le regarde,
Et les chiens grognent
Autour du vieil homme.

Et il laisse aller,
Comme toujours,
Il joue et sa vielle
Ne se tait jamais.

Étrange vieillard,
Veux-tu que je vienne avec toi ?
Et mes chansons, veux-tu
Avec ta vielle les accompagner ?



Jean-François ROUCHON



Enregistré en octobre 2025 à l'Auditorium « Cœur de ville » à Vincennes
Prise de son, montage et mastering : Frédéric Briant
Direction artistique : Dominique Daigremont
Piano Steinway (réglage et accords : Cyril Mordant et Pierre François - Régie pianos)
Texte du livret : Guy Sacre
Photo de Jean-François Rouchon ; Philippe Vitry
Photo de Billy Eidi : Alain Descars
Tableau de couverture : Korin - www.korinlaque.fr
Production : Eric Rouyer
Graphisme : Alain Gandolfi
En souvenir d'Udo Reinemann